Labbé-Nouneau

Fatain

Carnets d'un maître en campagne

EDILIVRE.com

Fatain

Carnets d’un maître en campagne

Labbé-Nouneau

Fatain

Carnets d'un maître en campagne

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
56, rue de Londres – 75008 Paris
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2753-3
Dépôt légal : Avril 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

AVERTISSEMENT

Avec des lieux si insolites et des personnages si grotesques, serait-il judicieux d'établir des liens avec des situations et des êtres réels ?

Sommaire

AVERTISSEMENT 9
CURRICULUM VITAE 15
PREFACE 19
I – FATAIN – PETITE ECOLE, CHARMANT VILLAGE 25
II – UNE VIE BIEN TRANQUILLE 31
III – LES MALEFICES 39
IV – LES AUTRES… ET ELLE 43
V – L'INSTALLATION… LA RENTREE 57
VI – VISION HIERARCHIQUE 63
VII – CHRONIQUE D'UN MAITRE EN CAMPAGNE… 73
VIII – UN MAITRE A-T-IL ETE ENFANT ? 85
IX – AU CHAMP DE LABEUR 91
X – LE MAGE ELLIA VIR 103
XI – L'ARES 111
EPILOGUE 121

J’ai voulu évoquer un métier en voie de disparition : maître d’école rural. Le déclin, voire le laminage de nos belles campagnes est programmé, on a vu successivement disparaître le curé, puis l’instituteur, bientôt le Conseil Municipal. La modernité : de vastes entités où l’individu se résume de plus en plus à un matricule.

Enseigner n’est facile nulle part et sûrement pas dans les zones sensibles périphériques. Mon but est de montrer aux jeunes collègues que la tâche est partout exigeante, difficile, mais aussi parsemée de joies fraîches qu’on ne retrouve pas ailleurs ; c’est aussi d’affirmer que nous sommes « avec » les parents : parents, enseignants, même combat.

Accessoirement, on admettra que notre monde est régi par la désinvolture, l’inconséquence et aussi le hasard. Il faut bien que certains assument la lourde responsabilité de mener le bateau à bon port.

Fatain tient du souk où tout est offert dans un désordre calculé, l’image même d’une vie ordinaire. Là, la description d’une ruralité profonde, un peu inquiétante aux personnages typés, anachroniques ; ailleurs une vision sur une hiérarchie sclérosée,

courtisane obséquieuse ; ministres-girouettes, chacun laissant sa griffe et s'empressant de détricoter la veste de son prédécesseur ; au cœur de l'étal, une brassée de souvenirs d'enfance, un peu défraîchis, mais encore présentables, entre caniveaux et pavés… et, secouant la poussière, quelques pages désuètes d'un service militaire qui finalement n'a rendu service à personne : temps perdu, gaspillage généralisé, mais brassage humain enrichissant et unificateur…

Le récit ne sauvera pas nos campagnes, condamnées à une lente asphyxie, gardant quelques belles résidences aux yeux fermés jusqu'à l'été, hors de hameaux désertés où le vent, visiteur assidu murmure aux vitres brisées des demeures depuis longtemps abandonnées : à acheter, à vendre… Il ne pourra qu'offrir un bouquet printanier cueilli dans une cour d'école, composé de spontanéité, franchise, générosité et courage ; avec cet espoir que les adultes ne trahissent pas les merveilleuses promesses de leur banc d'école.

Je dédie Fatain à tout ce petit peuple en devenir puisse-t-il aider à cette quête du Graal qu'est la recherche perpétuelle du bonheur avec cette maxime : devenir ce qu'on veut et non ce qu'on subit en s'affranchissant des tabous du conformisme bienséant.

CURRICULUM VITAE

Gallo-Normand né à Paris en période maigre, sombre et tumultueuse voici le parcours d'un Titi malgré lui.

– Projeté à Brest en 1940, livré comme prévu début 1941, l'acheteur n'a pu signer le bon de livraison, parti pour une escapade de cinq ans en Angleterre, invité par un copain : le Grand Charles.

– Le cadeau fut alors manipulé, plus ou moins bien, par des mains exclusivement féminines si bien que j'ai porté fort tard une espèce de jupe appelée barboteuse, malgré cela j'aime les femmes… ouf !

– Après ma naissance à la maternité Boucicot dans le XV^{ème}, mes jeunes années, secrètes et sauvages s'étiolèrent au contact de diverses écoles : Erquy, sa délicieuse maîtresse aux longues tresses brunes qui enfilait les bâtons de craie dans des douilles de mitrailleuse pour ne pas se salir les doigts et ces satanés chemins ensorceleurs qui m'obligeaient à toujours arriver en retard. Rugles où le parcours était moins intéressant, parsemé de cris et de pleurs ; pauvre grand-mère qui me traînait sur les fesses et

souvent ne pouvait s'en sortir que par une friandise achetée chez l'épicier au coin de la rue des Forges ! Tout rentra dans l'ordre avec les écoles parisiennes : rue Saint-Lambert, puis boulevard Bessières.

– Grâce à l'insistance d'un maître exceptionnel : M. Benedetti, je pus entrer au cours complémentaire Félix Pécaut, antichambre de l'école normale primaire, de 1952 à 1957. La rue de la Jonquière doit se souvenir de mes galopades effrénées pour rattraper l'horloge facétieuse.

– Dès 1957, adieux définitifs à la capitale et ses plaisirs frelatés, j'optais pour l'école normale d'Évreux où je me plus tellement que j'y prolongeai mes laborieuses études au-delà du raisonnable, j'en sortis en 1963. On avait bien cherché à m'en chasser l'année précédente, mais en pure perte ; après un essai d'éducateur en internat primaire à Breteuil, puis de surveillant au lycée de Verneuil, je retrouvai ma bonne vieille E. N. Mes études s'y achevèrent par ces encouragements définitifs du directeur : « Vous ne serez jamais un bon instituteur, mais vous rendrez service !… »

– Je commençais donc à sévir dans le Roumois, tout juste quelques mois, avant que le Devoir ne m'appelle. Ce fut l'armée de l'air où je « rampais » entre Compiègne et Chartres, triste destin pour un petit-fils de Terre-neuvas !

– Après cet intermède, il me fallut bien continuer à « rendre service » dans une école musclée à Pacy qui me retint cinq ans. L'appel de la mer se faisant pressant, je me fixai vers l'estuaire, tel une moule sur son étoc contre marées et tempêtes ; je quittai la

région en 1993 pour une courte période bretonne qui se termina à Lamballe, charmant bourg, à la population agréable et active et dont les gamins, spontanés et gentils, constituent le bouquet que je peux accrocher à ma carrière.

PREFACE

Je vous la joue à la Bigard : « tiens, je vais écrire un bouquin pour payer mes impôts. » Payer, payer ; on naît pour. Je revois mon vieux livre d'histoire de France : un paysan étique supportant une noblesse suffisante et un clergé rubicond. Rien n'a vraiment changé. Le Tiers-État est devenu le sixième voire le dixième, tant les nouveaux pouvoirs se sont assis sur son dos.

L'École prêche : travail, probité, justice, c'est aussi son rôle, et c'est très bien. Ces principe, quoi qu'on en pense et dise, sont toujours dispensés, évidemment sous une autre forme que la traditionnelle page de morale lue chaque matin, de nos jours, on pratique plutôt la morale en action et le quotidien nous apporte une matière surabondante. Ainsi, on va lâcher dans l'eau de la vie de gentils petits poissons, bien élevés, qui seront dévorés par un plus gros, carnassier, qui, à son tour…

La société où nous survivons tant bien que mal, n'a qu'un dogme : la rentabilité. Les salariés y jouent un poker avec moins de cartes que leurs adversaires.

Pour les employeurs, le travail doit rapporter davantage tout en coûtant moins… Et l'on vous conseille d'épargner pour votre retraite, de capitaliser, de réinvestir dans l'entreprise laquelle se volatilisera bientôt vers un ciel où la main-d'œuvre est encore plus juteuse. Marché de dupes où la majorité des trotte-menu se fait flouer. Ce piège inique qui fait croire à l'ouvrier qu'avec quelques actions d'entreprise, il devient patron lui aussi. En croquant la pomme, tu deviendras l'égal de dieu, j'en mange pratiquement tous les jours ! Dans cet éden, la part patronale pour la retraite a disparu et la voix d'un petit porteur minoritaire dans un conseil d'administration : Cui Cui… La répartition, système équitable, héritage de l'après Trente-Six s'effiloche ; prolétaire, il ne te reste que ton travail pour rêver.

Mais alors, faites des économies, achetez parcimonieusement, placez judicieusement votre argent ; c'est vrai, le luxe vous est offert chaque jour à la télé : des croisières magnifiques, des banquets en veux-tu en voilà encore, des hôtels à vous couper l'envie de dormir… Pour toi pauvre agrion, du pain, de l'eau et… des jeux ! La formule est éculée, il faut que cela change ! Mais, comment ? Les problèmes du certif avaient tous cette vertu : la solution. Dans notre ordinaire vécu, seuls, les énoncés sont clairs. Pourtant, la Commune de Paris a pu fonctionner quelques mois, des coopératives ouvrières ont réussi à assurer production et distribution, des îlots autarciques se sont constitués par l'échange de produits, services et compétences. Pourquoi cela reste-t-il expérimental, confidentiel et éphémère ? Peut-être parce que l'histoire ne passe jamais la marche arrière, mais cette fuite en avant, en brûlant

tous nos vaisseaux, nous donne le tournis, où nous conduira-t-elle ?

Qu'on le veuille ou non, on n'échappe pas au système. J'ai reçu un relevé de compte qui a ouvert un champ de réflexions plus amères que douces. J'avais quelques économies et, ayant appris que les fonds immobilisés sur un compte courant sont improductifs, je souscrivis à l'achat d'actions Thomson et France Télécom. La banque insistait sur l'aspect éthique de l'opération : aider des entreprises françaises à se développer, presque lutter contre le chômage. Françaises, vous avez-dit Françaises ? Quel abus de langage ! Les sociétés se fondent les unes dans les autres, s'imbriquent, jouant sur des extensions tant horizontales que verticales : comme sur la toile, on connaît le départ, peut-être l'arrivée, mais pas le circuit. Que reste-t-il de Français ? On démantèle, on brade à tout-va : nos industries de fond touchent le fond, nos techniques de pointe vont pointer ailleurs… La banque avait omis de mettre ce bandeau : produit hautement spéculatif, à l'usage des seuls initiés, peut nuire gravement à vos économies. Par contre, on savait parfaitement qu'il fallait être diligent : il n'y en aurait pas pour tout le monde ! On vous râpe à l'ouverture, au moment où les cours sont au plus haut, peu de temps après, les actions commencent à fondre. La tactique, c'est d'acheter au plus bas et de revendre au plus haut. Le commun des mortels fait le contraire et se fait plumer. Cette leçon vaut bien plus qu'un fromage. Il faut être joueur si l'on veut toucher, même modestement, à la bourse. Consulter jour et nuit son écran, être à l'affût de la moindre fluctuation : purée, j'ai loupé Bâti Boui Boui, les cours remontent ! Je n'ai pas revendu Euro-

Mittal à temps, c'est en chute libre ! A cet exercice, il faut avoir le cœur solide et une intuition hors pair. Cela devient un sacerdoce, une addiction. Je n'ai jamais été doué en ce domaine : Claude Lipsky et Son Patrimoine Foncier m'avait déjà enfoncé dans ma jeunesse folle. J'avais, au sortir de l'école normale un confortable pécule – sorte de trousseau de mariée – que je comptais faire fructifier. Les premiers mois, c'était le rêve : dividendes somptuaires qui auraient dû m'alerter, plaquettes luxueuses, sur papier glacé, vantant les réalisations pharaoniques de la société Lipsky laquelle se nourrissait de l'imprévision et de la naïveté des souscripteurs. Plus tard, ce fut encore plus douloureux.

Mutualiste dans l'âme et cette fois sûr de mon coup, je décidai de frapper à la porte de la Mutuelle Retraite des Instituteurs : un seul salaire, une petite famille : pour une fois soyons prévoyant, pensons à l'Après. Un complément réversible, avec une part de répartition, c'était du sérieux, j'étais séduit. De plus, l'affaire, montée par le syndicat des secrétaires de mairie-instituteurs, marchait très bien. Ceux qui la géraient à l'époque étaient de ces pionniers débonnaires qui y consacraient tout leur temps, toute leur foi, hors de tout souci de lucre. Le bureau du délégué était le plus souvent une pièce de son appartement. Et maintenant parlez-moi de retraite par capitalisation pure ! Patatras, victime de son succès, la mutuelle a gonflé, gonflé jusqu'à ne plus pouvoir honorer ses engagements : la grenouille de la fable et nous les dindons de la farce ! J'ai perdu plus d'un sixième par rapport aux prévisions initiales. Je suis incorrigible ; mais c'est décidé désormais plus d'économie, plus d'avenir, rien que du présent, fut-il imparfait. Je vais placer tous mes sous à

la Française des Jeux, hanter Barrière et Partouche. Finalement, nous dansons notre existence sur une musique irrationnelle, où le hasard est l'éminent chef d'orchestre.

Je viens de recevoir un relevé bancaire, pas de bonne surprise, pas d'erreur de la banque en ma faveur. Mon porte-feuillet d'actions a perdu soixante pour cent depuis l'acquisition. A ce rythme là, elles auront sûrement une valeur négative dans peu de temps ! Voici également les droits de garde, supérieurs au dixième de la valeur « sauvegardée » : quelle est la solution pour une multitude de petits épargnants ignares… des lingots d'or, des grosses coupures sous le matelas ? Je crois que c'est sans issue, l'argent ne réussit pas aux pauvres. J'ai échangé quelques propos avec un directeur de banque. C'est bizarre nous parlons en parallèle. Mes malheureuses actions, c'est bien par l'intermédiaire de votre banque que je me les suis procurées ; elles étaient présentées par vos services comme un placement intéressant (pour qui ?). On doit bien se fier à quelque chose, à quelqu'un. N'avez-vous pas d'avis autorisés ? N'êtes-vous pas de bon conseil ?

– Monsieur, le client est libre d'accepter ou de refuser nos propositions ; la signature lui appartient – cela vous rassure quand même ! – La conjoncture économique nous échappe totalement, un produit valable à l'instant T peut se dévaloriser en peu de temps. La banque ne peut être tenue responsable (de votre incurie, votre incompétence, votre confiance).

– Les droits de garde semblent coûteux, voire exagérés par rapport à un fonds qui ne cesse de se dévaluer.

– La banque assume de gros risques avec cette garde. – Moi, non, lorsque j'aurai tout perdu ! – Ces droits représentent un pourcentage calculé au plus juste. – J'en suis bien aise. – Conclusion : plus votre portefeuille est rebondi, plus la note paraît légère. – Eh bien, perdu pour perdu, je vais jouer le jeu jusqu'au bout. Quand le solde de mes actions affichera zéro, je veux vérifier que la banque aura l'indécence de prélever encore ces droits modiques. Droits, autrefois, on disait : mettre de l'argent à gauche…

Décidément la bourse, ce n'est pas pour moi. Les chiffres n'ont jamais été mon fort, quant aux lettres, à voir !

I
FATAIN – PETITE ECOLE, CHARMANT VILLAGE

Témoignage sur un milieu pittoresque du rural profond, à une époque où l'on ne savait pas tout avant d'apprendre…

Comme la visite impromptue d'un corps de ferme abandonné où flottent encore les relents subreptices et diffus d'une vie passée… Intéressera-t-il, sera-t-il utile ? Message de fumée dispersé par le vent…

Imaginez un village riant du bocage, blotti autour de sa vénérable église chenue ; dans son giron, la mairie-école et de l'autre côté de la route peu passagère, le café-épicerie Calut. Tout autour, des pommiers tutélaires, abritant des bestiaux gras et béats, pendant les heures chaudes ; plus loin, les bois hirsutes qui plongent vers l'estuaire : tableau paisible et attirant, pomme de belle apparence, rebondie, lustrée, mais dont le couteau révèle le cœur blet.

Pourtant, nous étions bien préparés, de par nos origines sociales : un pied dans la botte et l'autre dans